

—Je suis heureux de vous voir, cher docteur... dit Abel d'une voix presque éteinte.

—Comment vous trouvez vous aujourd'hui, mon ami ? demanda le jeune médecin en ayant l'air d'interroger le pouls.

Abel répondit par un mouvement d'épaules qui signifiait clairement :

—Pourquoi me questionner à ce sujet ?... Vous connaissez mon état mieux que moi...

—Il tousse beaucoup, docteur... fit M<sup>me</sup> Leroyer, et elle montra le mouchoir couvert de taches sanguinolentes avec lequel on essuyait les lèvres du mourant.

—Étienne, ne pouvant dire brutalement la vérité et ne voulant pas mentir, garda le silence.

Il se contenta de faire un signe de tête et d'échanger avec Berthe un regard douloureux.

Abel, dont les yeux étaient fixés sur le docteur, surprit l'expression de ce regard.

Pour l'éclairer il n'en fallait pas plus.

Le pauvre enfant ne pouvait pâlir, mais pendant le quart d'une seconde les pommettes de ses joues perdirent leur nuance d'un rouge vif.

Pour la seconde fois il tendit la main à Étienne et l'attirant à lui, le forçant en quelque sorte à se pencher sur le lit, il murmura d'une voix basse et sifflante tout près de son oreille :

—Je suis un homme et j'ai du courage.. Ne me cachez plus rien... A quoi bon me tromper ?... C'est fini, n'est-ce pas ? Depuis un instant je le sens... je le devine... Il me semble que ma vie ne tient qu'à un fil... et que ce fil sera coupé demain... Est-ce vrai ?...

Étienne, malgré sa grande jeunesse, avait assisté déjà à bien des agonies. Au contact assidu des souffrances physiques et des douleurs morales il s'était en quelque sorte bronzé. La lutte suprême de la vie et de la mort le laissait non pas indifférent, mais froid, ce qui du reste arrive à tous les médecins très occupés. C'est une grâce d'état.

Il frissonna cependant de tout son corps en entendant les paroles d'Abel. Ses yeux se mouillèrent. Une indicible angoisse lui étreignit la gorge et lui serra le cœur.

Sans répondre à l'agonisant, hélas ! qu'aurait-il répondu ? Il appuya son doigt sur ses lèvres pour lui commander le silence...

—Que vous dit il, docteur ?... demanda M<sup>me</sup> Leroyer avec épouvante.

—Rien qui doive vous inquiéter, madame... Notre cher malade voudrait dormir, et je vais préparer une potion qui lui donnera le sommeil...

Le jeune médecin s'approcha d'Angèle qui s'était laissée retomber, presque anéantie, sur son fauteuil.

—Mademoiselle Berthe, ajouta-t-il, voulez vous mettre à ma disposition du papier et une plume ?

Abel jeta au docteur un long regard attendri et reconnaissant.

La jeune fille s'empressa de placer sur une table tout ce qu'il fallait pour écrire.

Étienne rédigea une ordonnance.

—C'est la dernière... se disait-il. Pauvre mère !... pauvre sœur !...

Quand il eut achevé, il ajouta :

—Vous ferez prendre une cuillerée de cette potion à notre cher malade de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce que le sommeil soit venu...

—Vos prescriptions seront religieusement suivies... murmura la blonde enfant.

Étienne se tourna vers M<sup>me</sup> Leroyer.

—Et vous madame, lui demanda-t-il, comment vous trouvez-vous ?...

—Bien faible, répondit elle d'une voix lente et sourde, l'angoisse et le chagrin me tuent...

—Soyez courageuse, je vous en supplie... poursuivait Étienne avec l'accent d'une tendresse toute filiale, raidissez-vous contre la douleur... Votre état, sans être grave, réclame des soins constants... Il vous faudrait du calme...

—Du calme !... répéta M<sup>me</sup> Leroyer, d'un ton plein d'amertume. Est-ce que c'est possible, mon Dieu ?...

Et d'un geste furtif elle indiquait la couche où se mourait Abel.

—A quoi bon vivre ?... ajouta-t-elle tout bas, à quoi bon vivre, si je dois le perdre ?...

—Songez à votre fille...

—Vous avez raison, je le sais... je le sens... mais je ne puis songer qu'à lui...

M<sup>me</sup> Leroyer se leva, prit le bras du docteur et l'entraîna dans la pièce voisine.

—Je veux savoir la vérité... lui dit elle avec une exaltation voisine de la folie, lorsque la porte se fut refermée derrière eux. Espérez-vous encore ?... Mon fils est-il perdu ?...

—La vérité, madame, la voici, répondit le médecin à qui la force manquait pour mentir : la science est impuissante désormais. La vie d'Abel, en ce moment, est dans les mains de Dieu qui peut faire un miracle.

—Alors, vous ne pouvez plus rien, vous ?...

Étienne ne répondit que par son silence. M<sup>me</sup> Leroyer devint livide ; ses yeux s'agrandirent et prirent une expression d'effarement ; elle joignit ses mains et les éleva au-dessus de sa tête ; ses lèvres s'entr'ouvrirent pour pousser un cri de révolte contre l'implacable destinée qui tuait son enfant.

—Prenez garde... murmura vivement le docteur, prenez garde... il va vous entendre...

Il suffit de ces quelques mots pour enrayer la crise d'effrayant désespoir à laquelle s'attendait Étienne.

Angèle laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et des torrents de larmes inondèrent son visage incliné.

Le jeune médecin la contempla pendant quelques secondes avec une pitié profonde, puis il rentra dans la chambre d'Abel et s'approcha du lit.

—A ce soir, mon cher enfant, dit-il au malade en prenant une de ses mains qui n'était plus brûlante, mais glacée. A ce soir... et du courage...

L'agonisant tourna ses yeux vers le ciel. Un sourire de résignation vint à ses lèvres tachées de sang et murmura :

—Du courage : j'en ai...

Le médecin, s'arrachant à ce navrant spectacle, sortit en faisant signe à Berthe de le suivre ; tous deux entrèrent dans la pièce où M<sup>me</sup> Leroyer, immobile, inerte et pleurant toujours, ressemblait à une statue de la Douleur.

—Docteur, fit la jeune fille en appuyant machinalement la main sur l'épaule d'Étienne pour se soutenir, car ses forces la trahissaient, mon frère verra-t-il se lever le soleil de demain ?...

—Faites préparer la potion, mademoiselle... dit Étienne, je reviendrai ce soir...

Berthe comprit pourquoi le médecin ne lui répondait pas.

Elle plongea sa tête dans ses mains et ses sanglots éclatèrent.

Étienne lui toucha doucement le bras.

—Songez à votre mère... murmura-t-il à son oreille en lui montrant Angèle qui, s'absorbant dans une pensée unique, ne s'apercevait même pas de leur présence.

—C'est vrai... balbutia la jeune fille, je dois songer que je vais être seule au monde pour veiller sur elle...

—Seule, non... balbutia Étienne, je serai là aussi, moi... Je remplacerai son fils...

—Merci, docteur... merci de votre dévouement et de votre affection... Au nom de ma mère, je les accepte...

Et elle tendit au jeune homme ses deux mains humides encore de larmes qui venaient de les inonder.

—Je vais faire préparer la potion... ajouta-t-elle en s'essuyant les yeux, et en s'élançant rapidement dans l'escalier.

Étienne adressa quelques paroles à M<sup>me</sup> Leroyer qui ne parut point les entendre, et à son tour il descendit les trois étages qui le séparaient de la rue.

Son âme était profondément triste. Son cœur gonflé lui semblait mal à l'aise dans sa poitrine contractée par le chagrin. Il avait peine à refouler en lui les pleurs prêts à jaillir de ses yeux.

L'air du dehors le ranima en le frappant au visage. Il gagna la rue de Rennes et reprit le chemin du centre de Paris. Il se sentait plus calme, mais ses poignantes préoccupations n'en subsistaient pas moins.

Retournons à la chambre du malade.

Abel avait épié la sortie de Berthe et du docteur.

Il laissa s'écouler quelques minutes puis, lorsqu'il eut entendu la porte du logement se refermer, il se souleva sur son coude, lentement, pénible-

ment, et d'une voix presque indistincte d'abord, mais qui s'affermait peu à peu quoique toujours rauque et sifflante, il appela sa mère à plusieurs reprises.

M<sup>me</sup> Leroyer entendit, ou plutôt devina cet appel et, secouant la torpeur désespérée qui l'engourdisait, elle s'empressa de se rendre auprès de son fils.

—Tu as besoin de quelque chose, cher enfant ? balbutia-t-elle en se penchant sur le lit.

—De rien, mère... répondit Abel, mais je veux te parler...

—Me parler ? répéta la pauvre femme.

—Oui... approche donc ton fauteuil et assieds-toi là... tout près... plus près encore, car ma voix est bien faible... j'ai besoin de causer avec toi en l'absence de ma sœur...

## XXI

—Ne crains tu pas la fatigue, mon enfant bien-aimé ? répliqua M<sup>me</sup> Leroyer en s'asseyant au chevet du lit. Tu sais que le docteur t'ordonne le silence...

—Qu'importe la fatigue ?... Il faut que je te parle, écoute-moi donc...

Il allait commencer. Un violent accès de toux arrêta la parole sur ses lèvres.

—Tu vois... balbutia Angèle, aussitôt que tu désoberis au docteur, cette maudite toux revient !...

—Qu'importe ? dit Abel pour la seconde fois. D'ailleurs, cela va mieux... c'est fini... Donne-moi ta main... incline ta tête vers la mienne, et fixe tes yeux sur mes yeux...

M<sup>me</sup> Leroyer prit docilement la main de son fils, et étonnée, attendrie, troublée jusque dans les profondeurs de son être, elle le regarda.

—Mère, poursuivit l'agonisant qui par un suprême effort de sa volonté se donna un semblant de vie, écoute-moi bien, mais écoute-moi sans larmes, avec courage... avec résignation...

—Je t'écoute, cher enfant... répondit la veuve dont les pensées se heurtaient confuses. Que veux-tu me dire ?

—Je veux te préparer à la plus grande douleur que tu puisses ressentir...

—Abel... s'écria M<sup>me</sup> Leroyer livide, Abel...

—Mère, reprit le mourant, ne m'interromps pas... Je t'ai demandé du courage et de la résignation... Je te les demande de nouveau... je te les demande au nom de mon père...

La veuve, en entendant Abel prononcer ces deux mots : MON PÈRE, tressaillit de tout son corps comme si la décharge d'une pile électrique venait de la frapper en plein cœur.

Son visage devint pareil à un masque tragique. Un éclair fauve jaillit de ses prunelles. Elle se redressa galvanisée et regarda son fils bien en face.

Ensuite elle répliqua d'une voix sourde, mais qui ne tremblait pas :

—Parle ! Au nom du martyr qui fut ton père, je t'écouterai avec courage, avec résignation !...

—Merci, mère ! Voilà comme je veux te voir à cette heure où je sens que tout est fini pour moi sur la terre...

Un tressaillement convulsif secoua les mains de M<sup>me</sup> Leroyer.

—Pas de faiblesse ! poursuivit Abel, tu as promis, tiens ta parole !... Si le docteur te cache la vérité, moi je te la dis ! Je vais mourir et il faut que tu le saches, car nous avons un secret à garder et, jusqu'au jour de la réhabilitation, jusqu'à l'heure où justice sera faite, ma sœur doit ignorer que nous portons un nom qui n'est pas le nôtre.

—Parle, mon fils ! répéta la veuve, redevenue maîtresse d'elle-même.

Abel eut une suffocation, mais il trouva dans son énergie morale la force de lutter contre le mal et d'en triompher.

Il poursuivit :

—Quand Dieu va m'avoir appelé à lui, ma mort nécessitera de pénibles démarches... Il faudra produire des pièces authentiques aux bureaux de l'état civil, et ces pièces démontreront qu'Abel Monestier se nommait en réalité Abel Leroyer, et qu'il était fils de ce Paul Leroyer dont la tête est tombée sur l'échafaud il y a vingt ans... Demande donc à ton amour maternel de te soutenir demain comme il l'a toujours fait... Charge-toi seule de toutes les démarches, afin que Berthe ne puisse savoir qu'une souillure imméritée pèse sur nous !

la tombe de mon père ne porte qu'un seul mot